

Lurelu

The logo for Lurelu, featuring the word "lurelu" in a white, lowercase, sans-serif font inside a red circle, which is itself centered within a red square.

Un cri pour briser le silence

Marie Fradette

Volume 36, numéro 1, printemps-été 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/68994ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (imprimé)

1923-2330 (numérique)

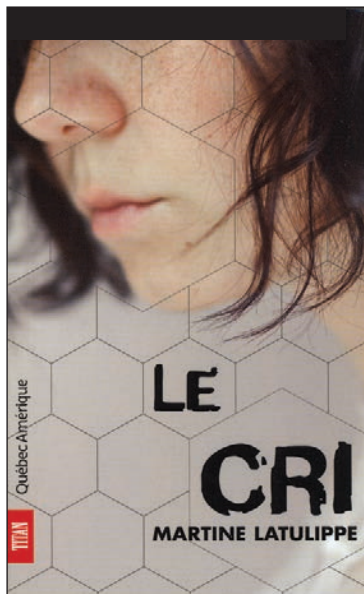
[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Fradette, M. (2013). Un cri pour briser le silence. *Lurelu*, 36(1), 89–90.

Un cri pour briser le silence

Marie Fradette



Sujet chaud, l'intimidation est un mal qui frappe partout, qui se manifeste ici et là, dans une conversation, sur le Web, dans la rue, entre jeunes ou entre adultes. Elle peut commencer sous différentes formes, que ce soit par un regard arrogant, un geste méprisant, une parole blessante, et mener plus loin éventuellement. Selon Statistique Canada, sur 35 pays évalués, le Canada se classerait au neuvième rang quant à l'intimidation chez les jeunes de treize ans¹. D'ailleurs, ces temps-ci, les écoles du Québec proposent des pistes pour sensibiliser les élèves à ce fléau qui gâche la vie de plusieurs d'entre eux.

Martine Latulippe, auteure connue tant des petits que des adolescents, grâce notamment à sa série «Julie», au *Grand vertige*² ou encore à *Un lourd silence* (2010)³, dans lequel elle abordait la pornographie juvénile, tape dans le mille ici avec *Le cri*, un roman sensible et savamment présenté.

Les visages de l'intimidation

Parler de ce roman⁴ en classe permet avant tout de briser le silence autour du sujet, en rejoignant les victimes et en ébranlant les offenseurs potentiels. Plusieurs composantes du récit mènent à une meilleure exploration du thème. À cet effet, on peut observer que le thème est présenté en trois volets, correspondant à trois voix. D'une part la victime, Maude, cette fille «un peu différente»; d'autre part le témoin, Alexia, une jeune fille simple et sans histoire; enfin Sabrina, la meneuse et réelle dominatrice. Analyser le sujet vécu différemment par les trois protagonistes permet de saisir diverses manifestations de l'intimidation. Proposez ainsi aux élèves de comprendre comment Maude, Alexia et Sabrina vivent cette menace. Et comment Martine Latulippe parvient à la rendre manifeste. Nous verrons que la parole et le silence feront tous deux des victimes.

Le silence de Maude

Amies lorsqu'elles étaient petites, Alexia et Maude se sont éloignées graduellement l'une de l'autre en grandissant. Rendues à l'école secondaire, les deux jeunes filles se saluent discrètement, sans plus, surtout depuis que Maude est la proie de railleries de la part de la bande la plus «populaire» de l'école, bande à laquelle voudrait s'intégrer Alexia. Maude semble être la victime parfaite. Mais pourquoi? Voyez avec les élèves les caractéristiques qui font de Maude une cible si prisée. D'abord, on peut souligner son allure marginale et peu soignée, ainsi que son attitude méfiante. Puis sa solitude : «Elle ne parle pas beaucoup, elle semble vivre le plus souvent dans son monde intérieur. Elle est intelligente, assez sympathique, mais elle n'a rien à faire de son image et, malheureusement, elle n'est pas très jolie non plus... Bref, elle est toujours mise à l'écart des autres» (p. 15).

Demandez aux élèves pourquoi ces caractéristiques font de Maude une personne plus vulnérable. En plus de celles-ci, c'est surtout le silence de Maude qui permet aux offenseurs de redoubler d'ardeur. Relevez avec les jeunes l'ampleur de cette aura silencieuse. Par exemple, lors de la première journée d'école, la mère d'Alexia demande à sa fille si Maude est dans sa classe, mais l'héroïne est agacée par cette question : «Je n'ajoute rien et un silence peu inconfortable s'installe» (p. 16). Le vocable *silence* émaille le texte et est accompagné de déterminants évocateurs, tels que «lourd» (p. 46), «désagréable» (p. 78), «embarrassé» (p. 101), qui viennent ajouter à l'ampleur du malaise. Ce mutisme accompagne tous les déplacements de Maude jusqu'à la fin où les digues se rompent et où l'adolescente crie tout ce qu'elle tenait enfermée : «Maude, qui n'a jamais répliqué à qui que ce soit, qui n'a jamais réagi ni répondu aux pires insultes,

Maude [...] pousse un hurlement terrible» (p. 111). L'opposition entre le silence lourd et la parole prend tout son sens ici.

Alexia : témoin paralysé par la peur

Avec Maude, Martine Latulippe opte pour la victime typique : marginalisée, timide, elle reste une proie facile. Toutefois, l'auteure va plus loin dans la mise en scène d'une réalité probante. Elle ouvre une seconde porte en plongeant Alexia, adolescente acceptée et sans histoire, au cœur du fléau. De cette façon, l'auteure étend la portée du phénomène et ne le restreint pas au cliché. En effet, Alexia est au départ une cible indirecte des menaces vécues par Maude, puis rapidement elle se retrouve prise dans un étai. Voyez avec les élèves l'intrusion insidieuse de l'intimidation dans la vie de cette jeune fille. D'abord la protagoniste évite de se faire voir en compagnie de Maude. Puis, peu à peu, elle devient témoin des injures sans toutefois prendre parti : «Je n'embarque pas dans le jeu des surnoms, je ne parle pas contre elle, mais il ne me viendrait pas non plus à l'idée de prendre sa défense. Ça se joue entre la gang et elle, ça ne me concerne pas» (p. 21).

Le silence fait alors partie de sa vie, à elle aussi, et se double d'indifférence, car son désir de plaire à Sabrina l'aveugle : «J'y suis! Je fais vraiment partie du groupe! J'en oublie aussitôt les problèmes de Maude. Après tout quelques photos sur un mur Facebook, ce n'est pas non plus la fin du monde» (p. 31). Ce sentiment qui la conforte un certain temps s'accompagne rapidement de différentes émotions : honte, culpabilité, trahison. «Est-ce vraiment ce que je veux comme amis? Je pense à ce "Bêêêê" que j'ai lancé et je suis morte de honte... Mon honneur est sauf à leurs yeux, mais j'ai le cœur brisé et l'amour-propre piétiné» (p. 58). Relevez avec les élèves ce mélange d'émotions vécu par la jeune fille. En quoi le déchirement devient-il ici une résultante de

l'intimidation? La confusion des sentiments ressentis par Alexia permet au lecteur de prendre conscience de la force du groupe, jusqu'à ce qu'elle soit elle-même victime directe des assauts de Sabrina.

Quand l'agresseur est victime de sa propre machination

Contrairement au silence de Maude, et à la culpabilité d'Alexia, Sabrina se dévoile par la parole et les gestes. Tout se fait dans le bruit puisqu'elle est, au départ, la maîtresse d'œuvre de cette entreprise. D'abord, la description physique de Sabrina met en scène une belle jeune fille extravagante, remarquable. Elle a tout pour plaire : «La fille populaire, la reine de la Ruche, pour notre classe en tout cas, c'est Sabrina. Tout le monde l'appelle Sab. Blonde, belle, elle ressemble aux *cheerleaders* des films américains» (p. 14). Elle est vive, pétillante et fonceuse.

Relevez avec les élèves les passages dans lesquels cette héroïne entre en jeu. Comparez le vocable utilisé pour décrire ses gestes avec celui utilisé pour Maude. Alors que cette dernière se caractérise par son absence, sa retenue, Sabrina se dévoile grâce à un sourire abondamment souligné par la narratrice. Parfois «cruel», «perfidie», il s'accompagne d'une attitude «amusée», «d'yeux brillants et moqueurs». La vivacité du personnage tranche avec la silencieuse Maude, plutôt introvertie. «Maude, qui me parlait tranquillement l'instant d'avant, se métamorphose devant moi. Ses épaules s'affaissent comme si elle avait peur, elle baisse la tête, recule même de quelques pas. Fièvre de son impact, Sabrina poursuit» (p. 99). Toute cette mascarade mise en œuvre pour «taquiner» l'autre se tourne toutefois contre elle. La mort de Maude, qui s'est accompagnée d'un cri, s'oppose à la survie de Sabrina, désormais cloîtrée chez elle, incapable d'affronter la réalité. Alors qu'elle a forcé le silence de ses victimes, ce silence reste, après le drame, son seul refuge.

À cet effet, le titre du roman peut être, d'entrée de jeu, un excellent point de réflexion. Amenez les élèves à s'interroger sur le sens qu'il suscite au départ, avant la lecture. Que révèle-t-il? Que leur inspire-t-il? Le cri, signe de rage, de peur... Invitez-les à y réfléchir, puis, après la lecture, à saisir la portée de ce titre.

La forme du roman : tension maintenue

On peut ajouter à cette observation des personnages un regard sur la forme du livre. En fait, la construction du *Cri*, faite d'un prologue, d'une histoire racontée à rebours et d'un épilogue, dévoile lentement le malaise et sied à la tension inscrite au cœur de l'intimidation. Tout au long du roman, les lecteurs sont invités à faire des pauses dans la lecture, puisqu'il y a brisure dans la linéarité du récit. Invitez les élèves à saisir à quel point la structure est liée à la tension qui sous-tend l'intimidation. D'abord, le prologue, qui place le lecteur en état de réceptivité, met en scène l'héroïne qui exprime au présent son désarroi sans que nous sachions de quoi il est question. Alexia parle de silence qu'elle aurait dû briser, de peur, de faute à porter, de mort. L'intrigue débute officiellement alors que le lecteur est projeté trois ans auparavant. Puis, en plein cœur du roman, Alexia quitte à nouveau ses souvenirs et se retrouve dans l'église, aux funérailles de deux personnes, sans que nous connaissions l'ampleur du drame. Cet arrêt dans la logique du récit invite à la réflexion et accentue l'inquiétude. Enfin, la scène finale, qui se joue aussi à rebours, est suivie d'un épilogue où l'on se retrouve à nouveau dans le présent d'Alexia et où l'on apprend qui est décédé. Ainsi, l'intimidation s'infiltré lentement au cœur du récit grâce à l'intrigue, mais aussi à cette structure qui épouse l'évolution du malaise.

Et encore...

Si Martine Latulippe propose une fin tragique servant à éveiller les lecteurs aux dangers

de ce phénomène, d'autres auteurs aussi préoccupés par ce fléau exposent le sujet différemment. Par exemple, *Jane, le renard et moi* de Fanny Britt, illustré par Isabelle Arsenault (la Pastèque, 2012), est une bande dessinée dont l'histoire se déroule dans le Montréal des années 80. L'auteure met en scène l'intimidation, mais aussi l'espoir de s'en défaire grâce à une amitié véritable et à l'évasion dans les arts. Raymond Plante a aussi abordé le sujet sous l'angle de la tolérance dans *L'étoile a pleuré rouge* (du Boréal, 1994). Proposez aux élèves d'entreprendre une recherche sur ce thème. Quels auteurs de romans québécois ont exploré cette thématique? De quelle façon? Voilà une manière de plonger le lecteur au cœur d'une réalité omniprésente et d'ouvrir la voie à la discussion, faisant ainsi une brèche dans le silence de l'intimidation.



Notes

1. www.cihir-irsc.gc.ca/f/45838.html.
2. Livre préféré des jeunes en 2004 sur le Palmarès Communication-Jeunesse.
3. Suite du roman *À fleur de peau*, paru chez Québec Amérique en 2001.
4. Québec Amérique, 2012, coll. «Titan», 120 pages.

